

CINÉMA

par **ANDRÉ VIDEAU**



Osama

Film afghan de Siddiq Barmak

► Ce film sera peut-être la pierre angulaire nécessaire à la reconstruction sociale, culturelle et bien évidemment cinématographique de l'Afghanistan d'après les Talibans. On sait que les pères fouteurs de l'intégrisme musulman avaient fait table rase du Septième art, dans un pays où il était très prisé. Avec 80 % d'illettrés et un pourcentage encore plus grand d'habitants n'ayant pas accès à la télévision individuelle, le cinéma était une possibilité d'ouverture collective sur le monde. D'ailleurs, dans l'époque actuelle de reconstruction et qui marque un semblant de retour à la normale, on a vu des salles rouvrir et des spectateurs par milliers se presser aux projections.

Le film de Siddiq Barmak devrait profiter de ce nouvel engouement. Il avait dû prendre les chemins de l'exil et avait même vu détruire l'un de ses documentaires (réalisé de 1988 à 1999 autour des combats du commandant Massoud). Mais l'intérêt de cette première œuvre de fiction se situe bien au-delà. Elle participe au travail d'inventaire et à l'acte d'accusation concernant le régime des Talibans, période noire où, selon l'expression sidérante du réalisateur, *"mourir était une façon de vivre"*. Avant de s'appeler Osama, l'hé-

roïne, une fillette de douze ans encore impubère, vit depuis la mort brutale de son père entre les contes et les caresses d'une grand-mère gâteau et les brusqueries d'une mère à bout de forces et de ressources. L'opprobre qui pèse sur les veuves et les nouvelles lois qui s'abattent sur le statut des femmes réduisent l'enfant à la mendicité. Mais les temps se durcissent encore. Les manifestations sont brutalement réprimées et la circulation dans l'espace public est réservée aux hommes. Comment survivre avec trois bouches à nourrir ? La peur autant que la faim s'installent. La misère favorise la délation. La répression concupiscente des mollahs et de leurs sbires n'a plus de limites. La gamine ne peut plus sortir sans encourir de graves dangers.

Seule échappatoire, lui couper les cheveux, l'habiller d'une chemise et d'un pantalon et la rebaptiser Osama, un prénom illustre qui sert de bouclier. Ainsi elle pourra retourner à l'école, ou ce qui en tient lieu, elle pourra même exercer des petits boulots, par exemple chez un brave homme d'apothicaire qui la rétribue d'une ration de lait, de pain ou de pastèque. Le film bascule alors du monde persécuté des femmes à celui, triomphant, des hommes, ou plutôt des garçons qu'il est impératif d'éduquer aux lois strictes et cafardes du nouveau régime. Ce ne sont que séances de prières publiques et d'endoctrinement, avec en morceau de bravoure une séquence d'hygiène au *hammad* sur l'art et la manière de pratiquer ses ablutions du bas-ventre pour se purifier des mauvaises pensées et des pollutions.

Mais revenons à Osama, qui a bien du mal à exécuter tous ces rituels

© D.R.

malgré la protection de son copain Espandi, une sorte de chef de bande débrouillard et généreux, indiciblement troublé par sa grâce. Il n'est pas le seul. La douceur des traits et des manières d'Osama, son peu d'habileté et de courage dans les exercices physiques, intriguent, perturbent et bientôt révoltent les mollahs libidineux et haineux tout comme les chenapans déjà rompus aux comportements machistes et sectaires. La féminité d'Osama finira par se révéler aux yeux de tous, provoquant la curée. Ce film dénonciateur et vengeur, qui fait froid dans le dos, est tiré

d'une histoire vraie. Au passage, on y voit que la claustration des femmes derrière la *burqa* et les murs des maisons, leur négation sur le plan éducatif, social, économique, ne sont que les prémisses d'une répression générale qui s'étend à toutes les différences. On voit ainsi le meurtre d'un cameraman anglo-saxon ou la lapidation d'une femme médecin sans frontières. Ce film combatif et émouvant devrait, pour le moins, amener les défenseurs du port du voile dans nos sociétés à s'interroger sur les mécanismes liberticides qu'il peut enclencher.

Le film "en courbe graphique" permet d'identifier quelques dizaines de rôles principaux parmi une centaine de figurantes. Il y a des coquettes, des effrontées, des bavardes et des gourmandes, des mariées, des fiancées et des célibataires, des filles de notables, des battantes et des battues d'avance, d'humbles candidates qui tentent elles aussi de prendre l'ascenseur social. Quelques incidents précipitent l'ensemble et fixent l'attention : un chimpanzé s'échappe et sème la panique, un oisillon tombe du nid, une mère donne le sein à son nourrisson, une handicapée en chaise roulante réclame de l'aide...

Et les hommes dans tout ça ? Par principe, ils n'ont pas accès à la cour intérieure, mais même dans la rue, ils sont numériquement déficitaires, ce qui est normal aux abords de cette sorte de gynécée. À une ou deux exceptions près, ils sont cantonnés dans des fonctions abstraites de maintien de l'ordre ou dans des conduites négatives souvent stupides et arrogantes : maris volages et violents, *vitelloni*

L'examen

Film iranien de Nasser Refaie

► C'est le jour de l'examen d'entrée à l'université. Elles sont une multitude de jeunes femmes et de jeunes filles à se presser dans la rue devant les portes de fer encore closes et gardées par un cerbère. Escortées, isolées ou par groupes, chacune manifeste son impatience, son assurance, sa timidité ou sa résignation. On comprend bien que leur avenir peut dépendre du résultat de l'épreuve. Avec ce curieux film, aux allures de documentaire ou plutôt d'enquête, décliné presque exclusivement au féminin, Nasser Refaie réalise en fait une fiction mosaïque dressant un panorama de la jeunesse estudiantine et citadine, inégalée dans le cinéma iranien. Au premier abord, le regard occidental est étonné (et dépité) par l'apparente similitude des tenues vestimentaires : foulards enserrant

la chevelure, robes et manteaux de couleurs sombres descendant jusqu'aux chevilles. On ne donne pas cher des libertés individuelles sur le futur campus ! Mais l'ennui et le conformisme ne naissent pas de cette uniformité. Loin de là. À travers la véhémence des attitudes et des conversations, on comprend que leurs priorités se situent aujourd'hui ailleurs que dans la lutte contre le port du *tchador* et du costume islamique. La première étape des chemins de la liberté passe par l'instruction et l'émancipation culturelle et morale qu'elle autorise. À mesure que l'heure approche, l'animation va croissant, les tensions montent, les caractères se précisent, les anecdotes révèlent des parcelles de vie, leurs faces obscures ou rayonnantes, leur courage, leurs audaces, leurs frayeurs.